



HAL
open science

Migrations et mobilités antiques : l'exemple des Grecs en Méditerranée

Sophie Bouffier

► **To cite this version:**

Sophie Bouffier. Migrations et mobilités antiques : l'exemple des Grecs en Méditerranée. 2016. hal-01478258

HAL Id: hal-01478258

<https://hal.science/hal-01478258>

Preprint submitted on 28 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Migrations et mobilités antiques : l'exemple des Grecs en Méditerranée

Sophie Bouffier*

* Aix Marseille Univ, CNRS, Ministère de la Culture et de la Communication, CCJ UMR 7299, 13000, Aix en Provence, France

La mobilité joue un rôle particulièrement fort et structurant dans les mentalités et dans les pratiques économiques des acteurs antiques, notamment en ce qui concerne les Grecs, qui furent l'un des premiers peuples à s'être déplacés en Méditerranée dès le II^e millénaire avant notre ère. D'après l'historiographie antique, suivie par l'historiographie moderne du XIX^e siècle et des premières décennies du XX^e siècle, l'histoire grecque verrait une succession de migrations, voire d'invasions, qui auraient fait de la Méditerranée et de la mer Noire un lac presque grec. Ainsi les Grecs se présentaient et ont été présentés la plupart du temps comme un peuple de marins, ainsi que l'illustre l'expression de Platon, maintes fois citée dans l'histoire des mobilités grecques, et décrivant de manière imagée le peuplement hellénique : Les Grecs sont autour de la Méditerranée « comme des fourmis ou des grenouilles autour d'une mare. » [*Phédon*, 109 b].

Cet exemple a souvent servi de point de départ et d'illustration pour expliquer – et justifier – les déplacements maritimes transméditerranéens des Grecs quelle que soit l'époque, depuis le II^e millénaire avant notre ère jusqu'à l'expédition, entre 336 et 323, d'Alexandre le Grand et de ses soldats macédoniens, suivis par des Grecs à la recherche de terres, migration qui étend les espaces occupés par les Grecs jusqu'à l'Indus. Comment se sont mis en place les schémas explicatifs de l'historiographie ? Quels ont été les principaux aspects du débat épistémologique à un moment de fort renouvellement (Capdetrey et al., 2012 ; Bouffier, 2012) ? C'est dans cette optique que je me placerai ici pour montrer combien notre lecture des phénomènes migratoires grecs a été marquée par les contextes idéologiques de l'époque dans laquelle ils sont nés.

Des Indo-Européens aux Doriens : le poids de la linguistique

Les premières vagues de migration auxquelles se soient intéressés les historiens du monde grec sont celles des Indo-Européens [Demoule, 2014]. En Grèce, ces Indo-Européens

auraient donné naissance aux Mycéniens, par leur fusion avec les peuples préexistants, résultant eux-mêmes de mobilités vers la Grèce. Les déplacements des Mycéniens, ou Achéens selon l'épopée homérique et la tradition antique, entre le ^{xvi}^e et le ^{xiii}^e siècle avant notre ère, ont donné lieu également à des débats fournis, fondés à la fois sur l'examen des documents archéologiques et sur les mythes de l'épopée homérique, en particulier autour de la guerre de Troie. Peuple guerrier, les Achéens auraient imposé leur domination au monde égéen, voire au-delà. Pour les uns, ce sont des commerçants, qui échangent avec les populations locales leurs produits contre des matières premières, mais qui ne s'installent pas : les archéologues cherchent alors les traces de leurs trafics, comme en Italie du Sud ou en Sicile (dans les îles Lipari ou à Thapsos). Il arrive aussi parfois que ces historiens s'appuient sur le mythe pour les identifier, comme en Sicile centro-méridionale, où leur présence est associée à l'arrivée de Dédale, l'inventeur du labyrinthe crétois de Cnossos qui aurait fui le palais du roi Minos vers la Sicile [Rizza, De Miro 1985]. Pour les autres, les Mycéniens sont des guerriers s'adonnant aux pillages ou imposant leur loi, comme en témoignent les poèmes homériques ou, sur le terrain, les destructions et réoccupations de sites, en Crète notamment. On observe ainsi deux visions des relations entre ces Grecs et la Méditerranée, qui témoignent aussi de deux types de migrations/mobilités, les uns ne faisant que passer, les autres s'installant et contribuant à l'essor de cultures régionales florissantes telles Rhodes ou Chypre.

La fin de l'âge d'or mycénien, à la fin du ^{xiii}^e siècle avant notre ère, serait également marquée par des vagues de migration venues du nord, les invasions doriennes, qui auraient chassé d'autres populations vers les côtes orientales de la mer Égée, donnant naissance à une tripartition des populations grecques, caractérisée par des spécificités dialectales. Ce qu'il faut souligner ici, c'est que l'historiographie moderne, à la suite des auteurs antiques, a mis en relation la diffusion des dialectes grecs et les mouvements de population à travers l'Égée [Baurain, 1997, p.126-138]. Les spécificités linguistiques apparaissent dans de nombreux cas comme l'indice de déplacements de populations qui ont imposé ou diffusé leur langue là où elles se sont installées. Selon Hérodote [*Enquêtes*, I, 56-57], les Grecs seraient précisément « ceux qui errèrent beaucoup », à l'inverse des Pélasges qui ne se déplacèrent pas. Ces invasions doriennes, les Grecs eux-mêmes les assimilaient au retour des Héraclides, descendants d'Héraclès qui seraient venus, 80 ans après la guerre de Troie, récupérer leur héritage, alors que leur ancêtre avait été chassé du Péloponnèse par son

cousin Eurysthée. En 1824, l'historien Karl O. Müller affirmait l'historicité de cette migration, retransmise par la tradition mythique, dans une historiographie allemande marquée par le nationalisme. D'abord objet de débats entre philologues, entre les partisans de Müller et ceux de Julius Beloch [1912-1913] qui, lui, niait la réalité de ces migrations, la théorie de l'invasion dorienne a trouvé de nouveaux défenseurs auprès de certains archéologues comme Robert M. Cook, Nicholas G. L. Hammond [*Cambridge Ancient History*, 1975], ou Pierre Lévêque qui voyait, dans ce phénomène, le peuplement définitif de l'Hellade et de l'Anatolie tout en décrivant une civilisation dorienne, masculine et militaire, agraire et égalitaire, qui verra son stéréotype dans la société spartiate décrite par la tradition antique [1964].

Car l'invasion dorienne aurait entraîné, tel l'effondrement d'un château de cartes, les migrations ionienne et éolienne dans d'autres régions de la Grèce et surtout à travers le bassin égéen jusqu'en Turquie. Là aussi, l'hypothèse de ces migrations démarre de la lecture des textes antiques, recompositions tardives de mythes antérieurs chargés de justifier telle ou telle alliance ou d'asseoir telle ou telle domination, en particulier celle d'Athènes sur le bassin égéen au v^e siècle avant notre ère. Les Ioniens, par exemple, seraient partis d'Athènes, ou passés par Athènes, où ils auraient obtenu le blanc-seing, voire le soutien de la future mégapole du monde égéen, avant de partir s'installer en Turquie, l'antique Asie Mineure. S'appuyant notamment sur Hérodote [I, 145-147], la tradition postérieure a conforté cet événement. L'archéologie, convoquée comme témoin, confirmait partiellement ce mouvement migratoire, en le faisant remonter toutefois à l'époque mycénienne [Sakellariou, 1958]. Dans ces débats, on ne peut exclure l'antagonisme gréco-turc qui, du côté grec, cherchait à justifier la préexistence de communautés helléniques sur le sol turc, comme le faisait la tradition antique elle-même.

À partir de là, l'historiographie grecque opposait Doriens et Ioniens, qui auraient fini par s'affronter dans le grand conflit qui déchira les cités grecques au v^e siècle avant notre ère, la guerre du Péloponnèse. Et l'historiographie des xix^e et xx^e siècles suivit la même voie [Will, 1956].

La disparition du monde mycénien à la fin du xiii^e siècle avant notre ère – qui aujourd'hui n'est plus attribuée au seul phénomène de migration, mais à des causes beaucoup plus complexes – aurait ouvert la porte à ce que l'archéologue anglais Anthony Snodgrass appelait « *The Dark Age of Greece* » pour qualifier la période entre le milieu du xii^e siècle et

le VIII^e siècle avant notre ère : une appellation qui voulait mettre en lumière un recul de la Grèce, caractérisé notamment par un déclin démographique (visible essentiellement dans la diminution du nombre de sites connus), un arrêt des communications avec l'extérieur et un repli des différentes régions sur elles-mêmes, bref la fin des migrations et mobilités. Si l'on découvrait les traces d'un échange avec l'extérieur, en la présence d'objets notamment orientaux sur des sites grecs, on l'interprétait comme le résultat d'activités individuelles [Snodgrass, 1971, p. 296-359]. *A contrario*, la période qui commence au VIII^e siècle fut qualifiée de « Renaissance grecque », car les signes d'affaiblissement des périodes précédentes disparaissaient pour faire place à ce que Snodgrass qualifiait de révolution structurale dont le facteur humain occupait le premier rang : une explosion démographique aurait augmenté la densité du peuplement à tel point qu'elle aurait conduit au départ de contingents massifs pour l'ouest de la Méditerranée, puis la mer Noire. Démarre alors le phénomène dit de la « colonisation grecque », qui concerne deux siècles et demi d'histoire grecque, du VIII^e au VI^e siècle avant notre ère, s'étendant sur toutes les côtes nord de la Méditerranée, Albanie, Italie, Sicile, jusqu'en Gaule et en Espagne, avec une incursion sur la côte d'Afrique du Nord, en Cyrénaïque, et une autre vers le nord-est, dans le Bosphore et la mer Noire. Malgré les critiques qui ont pu être faites aux hypothèses d'Anthony Snodgrass, parfois par ses élèves, leur fondement n'a néanmoins pas été remis en cause : un phénomène de migration collective et de vaste portée.

Des migrations aux mobilités collectives ou individuelles

En cherchant à qualifier ces mouvements, l'historiographie contemporaine a utilisé plusieurs vocables qui correspondaient à des conceptions spécifiques des déplacements de ces Grecs en Méditerranée. Ainsi, jusqu'aux années 1990, on a utilisé le terme de colonisation, par référence à la colonisation moderne et contemporaine, tout en insistant sur les spécificités de cette expansion grecque. C'était un choix idéologique certes, mais un choix également pragmatique : aucun terme équivalent en français ne correspond au terme d'*apoikia*, établissement « loin de la maison », et celui de colonie paraissait le plus simple et le mieux compréhensible pour tous. Bon nombre de chercheurs continuent d'ailleurs à l'utiliser, faute de mieux. Les historiens et archéologues ont d'abord pensé les mouvements de populations du Bassin méditerranéen en terme de mobilités collectives plus ou moins contraintes, en cherchant en premier lieu les causes de la colonisation : ce qui a longtemps donné lieu à un

débat schématique entre colonisation agraire [Bérard, 1941] et colonisation commerciale [Dunbabin 1948 ; Boardman, 1964]. En bref, on parlait de colonisation agraire dans les cas où l'on pensait voir une Grèce accablée aux VIII^e et VII^e siècles par l'expansion démographique ; les Grecs, poussés par le manque de terres arables, auraient émigré ; leur première nécessité était alors la recherche de terres fertiles, d'où la prise de possession de grandes plaines, comme on en trouve en Italie du Sud, en Sicile, en Roumanie ou en Ukraine. Pour les autres, les Grecs voulaient exporter leurs produits (huile, vin, céramique) et manquaient de certaines matières premières comme les métaux (fer, cuivre, étain), ou le bois. Les colons auraient alors cherché un bon port et négligé les capacités territoriales. Le terme de colonisation impliquait également un certain type de rapports entre les migrants et les populations locales qu'ils rencontraient à leur arrivée. Ainsi, s'appuyant sur les textes anciens, comme Thucydide [*Guerre du Péloponnèse*, VI, 3-5], qui décrivaient des rapports violents dans un certain nombre de situations, l'historiographie affirmait l'asservissement, voire l'élimination des populations préexistantes. Influencée par le modèle de la colonisation moderne, qui impliquait l'intervention d'un État organisant les modalités de départ, d'installation, de relations avec les populations locales et affirmait la supériorité de la puissance coloniale et de sa civilisation, la recherche tant archéologique qu'historique a scruté les traces d'hellénisation chez les populations dites indigènes et privilégié les études sur les nouvelles cités grecques, explorant les influences métropolitaines, voire les parentés entre les métropoles et les colonies, les transferts ne pouvant s'opérer que du centre égéen vers la périphérie. En outre, pendant plus d'un siècle, on a pensé l'histoire du monde égéen et des zones de migrations de manière presque indépendante, les cités balkaniques étant censées incarner l'hellénisme.

Le changement de perspective a été amorcé dans le contexte global de la décolonisation et du marxisme des années 1960 et 1970, mais sans aller jusqu'au bout de la déconstruction. C'est seulement dans les années 1990 que les Anglo-Saxons notamment [Osborne, 1998] proposent de nouveaux modèles en refusant d'abord le terme de colonisation considéré comme anachronique et non pertinent. D'autres, comme les Espagnols, mettent l'expansion grecque en parallèle avec d'autres mobilités, telle celle des Phéniciens dans la péninsule Ibérique [Domínguez, 2002]. Selon Roland Étienne [2010, p. 3-21], il fallait « décoloniser le vocabulaire » et trouver d'autres concepts pour désigner ce phénomène d'expansion

grecque. Contrairement à ce que l'on avait proposé jusque-là, le modèle clivé que l'on avait fait de la Méditerranée, le nord pour les Grecs, le sud pour les Phéniciens, ne fonctionnait plus. On a également remis en question le modèle de la cité-État envoyant des groupes organisés investir des espaces inconnus, d'autant qu'aux VIII^e et VII^e siècles les métropoles ne sont pas encore structurées politiquement ni socialement. Comme l'a bien montré Andreas Morakis pour la Sicile [2011], la vision de Thucydide présentant la fondation des cités grecques de Sicile comme la prise de possession éventuellement violente d'un site par un contingent de Grecs sous la direction d'un *oikiste*-fondateur et établissant des institutions provenant de la métropole, est une vision anachronique résultant de la reconstruction de leurs origines, au V^e siècle avant notre ère, par des cités soucieuses de donner une image d'elles-mêmes à l'ensemble du monde antique. Il s'agit de justifier *a posteriori* et de légitimer une réalité qui est en fait le résultat d'une histoire longue de deux à trois siècles. Le discours sur les origines et l'éventuelle construction d'une identité par ce mythe des origines sont des modalités d'analyse que l'on retrouve également dans l'étude des migrations celtiques et étrusques.

Mobilités en réseaux

On a ainsi changé d'optique en concentrant le regard sur la circulation des hommes et des objets, appréhendés dans des flux plus ou moins intenses ; on a mis en évidence des phénomènes de réseaux, thématique qui a été au cœur de la réflexion de Peregrine Horden et Nicholas Purcell en 2000 et de l'historien israélien Irad Malkin dans un certain nombre d'ouvrages [1998, 2011]. Par la remise en question des concepts braudéliens de la Méditerranée, aire privilégiée des migrations grecques, Horden et Purcell ont fait émerger la théorie de la connectivité des espaces méditerranéens, entendue ou non comme un des outils majeurs de l'étude des sociétés locales. Selon eux, la Méditerranée est fragmentée en micro-espaces, reliés par les déplacements des individus et des objets. Aux adeptes de la rupture entre l'Orient et l'Occident s'opposent alors les partisans d'une Méditerranée, espace presque unifié dans lequel produits, hommes et idées circuleraient sans frein, ou les défenseurs d'un éclatement de la Méditerranée en multiples unités connectées entre elles de manière variable. On a parlé de « méditerranéisation » ou de « panméditerranéisme » [Malkin, 2005]. Les analyses archéologiques ont mis en évidence le fait que la circulation

d'objets est le signe de la mobilité des hommes et des cultures, artisans ou aristocrates marchands, en tout cas le résultat d'initiatives individuelles qui irriguent l'espace méditerranéen avant de susciter le départ de groupes plus importants. De la migration collective, menée par une cité soucieuse de se débarrasser de groupes dissidents ou incapable d'assurer la survivance de certaines de ses familles, le regard s'est déplacé sur la mobilité humaine sous toutes ses formes et sur les réseaux qui se tissent au sein de la Méditerranée. La circulation des objets, voire des techniques de production, a été scrutée par les archéologues du monde grec, notamment en Gaule [Collin Bouffier, 2009 ; Bats, 2007], en Grande Grèce [Mercuri, 2004], où la diffusion des techniques de construction, de fabrication de céramique, ou des techniques hydrauliques est apparue comme un vecteur d'identité et un marqueur des contacts culturels entre les populations grecques et non grecques. Le phénomène actuel de globalisation a ainsi influencé l'historiographie récente et l'expression de « système monde » apparaît à plusieurs reprises dans l'historiographie. La question des migrations est au cœur de ces débats, car elles touchent aux notions de centre et de périphérie, le centre se déplaçant, apparaissant ou disparaissant au gré de la conception épistémologique des chercheurs.

Les mobilités économiques ont ainsi favorisé l'émergence de nouvelles identités culturelles fondées sur l'installation de Grecs au sein ou aux côtés de populations étrangères. On s'est intéressé aux individus, migrants ou colons, gens de passage [Rouillard, 2008 ; Moatti, Kaiser, 2007], mais aussi aux cadres juridiques permettant de défendre les intérêts de ces individus ou des collectivités [Moatti, 2004 ; Moatti, Kaiser, 2007 ; 2009]. Aujourd'hui, l'éclairage culturel a largement infléchi l'orientation économique de l'historiographie : on utilise des concepts anthropologiques pour faire émerger de nouvelles questions. Après plus d'un siècle d'« égéocentrisme », la recherche française a acté que le phénomène de migration faisait partie intégrante de l'histoire et du développement de la culture grecque. Si l'hellénisme correspond à un ensemble de valeurs et de caractéristiques propres, les sociétés dites périphériques, caractérisées par la mobilité des personnes, ont tout autant contribué à le construire et à le représenter, en établissant notamment avec les populations locales auxquelles elles étaient confrontées des codes comportementaux qui leur permettaient à la fois de se reconnaître, de se faire reconnaître et de se différencier. Les champs d'étude et les angles d'approche ont alors évolué. L'essor de l'archéologie des sites indigènes ou sites de contacts entre Grecs et non-Grecs y a beaucoup contribué en offrant

un discours libéré de la lecture des sources littéraires. On n'admet plus aujourd'hui l'idée d'une diffusion à sens unique des valeurs grecques, voire d'une fusion entre les valeurs grecques et barbares menant à une dégénérescence des valeurs et à un déclin de l'hellénisme, comme le soulignaient à la fois les auteurs antiques et les historiens contemporains de la colonisation des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. Le débat s'est déplacé sur la connaissance des communautés indigènes et les formes de contacts que les cités grecques entretenaient avec elles. Mais, au lieu de parler d'hellénisation comme on le faisait volontiers jusque dans les années 1980, on a d'abord utilisé le terme d'acculturation, qui apparaissait comme plus neutre, et qui sous-entendait des influences mutuelles ; puis on a cherché à montrer les interactions ou l'interculturalité, en insistant sur les relations à double sens entre les deux communautés. Des concepts nouveaux, issus des *Cultural Studies*, irriguent ainsi la réflexion, comme celui de « *middle ground* » ou « zone intermédiaire » développé au sujet des colons américains installés dans la région des Grands Lacs entre les ^{xvii}^e et ^{xix}^e siècles [Étienne, 2010], ou celui d'ethnicité autour des notions d'hellénicité, d'identité hellénique et de grécité [Hall, 2002 ; Tsetskhladze, 2006].

Nouvelles approches ?

Aujourd'hui, une nouvelle piste de recherche émerge : l'analyse génétique des populations. On avait déjà essayé d'évaluer l'apport démographique de ces migrations, abordé au travers de la documentation textuelle, en s'interrogeant en particulier sur les premiers migrants : combien étaient-ils ? Étaient-ce des hommes seuls, des couples ? Quel était le pourcentage de femmes candidates au départ ? [Beloch, 1886]. Beaucoup, comme René Van Compernelle [1983], ont posé l'existence de mariages mixtes aux origines des cités. On utilisait alors des cas emblématiques, comme le mythe de Gyptis et Protis à Marseille [Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques*, 43.3.5] ou la fondation de Cyrène [Hérodote, IV, 150-153 ; Bertrand, 1992]. Certains archéologues ont estimé les avoir identifiés sur le terrain, notamment dans le domaine funéraire [Shepherd, 1999]. D'autres se sont mesurés au calcul statistique des études démographiques comme Walter Scheidel [2003], qui estime entre 600 000 et 900 000 le nombre de Grecs installés à l'étranger en 400 avant notre ère en s'appuyant sur le « parametric modelling. » La question démographique, cruciale pour les modalités d'installation et de contact entre les populations locales et immigrantes et pour l'évolution de la diaspora, est aujourd'hui envisagée selon de nouvelles méthodes. Ainsi, les récentes

études de Sergio Tofanelli, Francesca Brisighelli et de leur équipe pisane [2015], sur les parallèles génétiques entre les populations eubéennes et corinthiennes, et les populations albanaises, croates, italiennes et siciliennes, les poussent à proposer la continuité génétique de ces populations, mais ils travaillent sur l'ADN moderne des populations, alors qu'il faudrait bien sûr travailler sur l'ADN ancien ; ils aplanissent la chronologie en tenant insuffisamment compte des mouvements de population successifs qui caractérisent certaines régions. Si la démarche est stimulante, l'étude génétique en est encore à ses balbutiements car elle nécessite d'établir des protocoles de validité scientifique et ne doit pas ignorer le contexte historique. Il faudra développer les parallèles de l'anthropologie biologique entre des nécropoles de Grèce métropolitaine et des zones d'immigration qui soient contemporaines les unes des autres.

Les mouvements de populations qui concernent le monde grec sont donc longtemps apparus comme des mouvements linéaires et collectifs, qu'on les qualifie de migrations, colonisation ou diasporas. On insiste aujourd'hui sur la variété des situations selon les régions méditerranéennes et selon les époques, sur la nécessité de la micro-analyse et on met l'accent de plus en plus sur les mobilités individuelles qui auraient précédé des déplacements plus collectifs, en distinguant une phase d'exploration préliminaire avant un mouvement plus important et plus structuré d'installation et de migration. Ces mobilités individuelles sont autant d'aventures particulières, de déplacements de petits groupes, de professionnels ou d'élites. Pour les comprendre, on scrute les productions des hommes, qu'il s'agisse des langues, de la poterie ou du droit. En réalité, le questionnement sur les migrations grecques s'intègre dans un contexte de renouveau général de la recherche historique sur les questions de mobilités. Ce qui est au centre de la réflexion, ce sont les modalités de peuplement et de développement d'ensembles culturels spécifiques, fondés le plus souvent sur les métissages et échanges continuels entre les différentes communautés.

Références bibliographiques

BATS M. (2007), « Entre Grecs et Celtes en Gaule méridionale, de la culture matérielle à l'identité ethnique », *Pallas*, 73, p. 191-198.

BAURAIN Cl. (1997), *Les Grecs et la Méditerranée orientale : des « siècles obscurs » à la fin de l'époque archaïque*, Paris, Presses universitaires de France.

BELOCH J. (1886), *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, Leipzig, Duncker & Humblot.

BELOCH J. (1912-1913), *Griechische Geschichte, I. Die Zeit vor den Perserkriegen*, 2^e édition, 2 vol., Strasbourg, Karl J.Trübner.

BÉRARD J. (1941), *La Colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité. L'histoire et la légende*, Paris, Édition de Boccard.

BERTRAND J.-M. (1992), *Inscriptions historiques grecques*, Paris, Les Belles Lettres, vol. 5, p. 31-33.

BOARDMAN J. (1964), *Greeks Overseas*, Harmondsworth, Penguin Books (traduction française, *Les Grecs outre-mer. Colonisation et commerce archaïques*, Naples, Centre Jean-Bérard, 1980).

BOUFFIER S. (dir.) (2012), *Les Diasporas grecques en Méditerranée du VIII^e au III^e siècle av. J.-C.*, Paris, SEDES.

CAPDETREY L., ZURBACH J. (dir.) (2012), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux, Ausonius.

COLLIN BOUFFIER S. (2009), « Marseille et la Gaule méditerranéenne avant la conquête romaine », in CABOURET B., GUILHEMBET J.-P., ROMAN Y. (dir.), *Rome et l'Occident, du II^e siècle av. J.-C au II^e siècle apr. J.-C.*, actes du colloque de la Société des professeurs d'histoire ancienne de l'université (Lyon, 15-16 mai 2009), *Pallas*, 80, p. 35-60.

COOK R. M., HAMMOND N. G. L. (1975), *Cambridge Ancient History, vol. II, part 2. The Middle East and the Aegean region c.1380-1000 B.C.*, Cambridge, Cambridge University Press.

DEMOULE J.-P. (2014), *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil.

DOMÍNGUEZ A. (2002), « Greeks in Iberia: Colonialism without Colonization? », in LYONS Cl. L., PAPADOPOULOS J. K. (dir.), *The Archaeology of Colonialism*, Los Angeles, Getty Research Institute, p. 65-95.

DUNBABIN T. J. (1948), *The Western Greeks: the History of Sicily and South Italy from the Foundation of the Greek Colonies to 480 B. C.*, Oxford, Clarendon Press.

ÉTIENNE R. (dir.) (2010), *La Méditerranée au VII^e siècle av. J.-C. (essais d'analyses archéologiques)*, Paris, Édition de Boccard.

HALL J. M (2002), *Hellenicity, between Ethnicity and Culture*, Chicago, University of Chicago Press.

HORDEN P., PURCELL N. (2000), *The Corrupting Sea: a Study of Mediterranean History*, Oxford-Malden, Blackwell.

LÉVÊQUE P. (1964), *L'Aventure grecque*, Paris, Armand Colin.

MALKIN I. (1998), *The Returns of Odysseus. Colonization and Ethnicity*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press.

MALKIN I. (dir.) (2005), *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, Londres-New York, Routledge.

MALKIN I. (2011), *A Small Greek World. Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford, Oxford University Press.

MERCURI L. (2004), *Eubéens en Calabre à l'époque archaïque. Formes de contacts et d'implantation*, Rome, Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, 321.

MOATTI Cl. (dir.) (2004), *La Mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et documents d'identification*, Rome, École française de Rome.

MOATTI Cl., KAISER W. (dir.) (2007), *Gens de passage en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et d'identification*, Paris-Aix-en-Provence, Maisonneuve et Larose-Maison méditerranéenne des sciences de l'homme.

MOATTI Cl. et al. (2009), *Le Monde de l'itinérance en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et d'identification*, actes des tables rondes de Madrid (2004) et Istanbul (2005), Paris, Édition de Boccard.

MORAKIS A. (2011), « Thucydides and the Character of Greek Colonisation in Sicily », *Classical Quarterly*, 61(2), p. 460-492.

MÜLLER K. O. (1824), *Die Dorier*, 1^{re} édition, Breslau, Joseph Max.

OSBORNE R. (1998), « Early Greek Colonisation? The Nature of Greek Settlement in the West », in FISHER N., VAN WEES H. (dir.), *Archaic Greece. New Approaches and New Evidence* actes de colloque (Cardiff, 1995), Londres-Duckworth-Swansea, Classical Press of Wales-Oakville (Conn.)-D. Brown Book, p. 251-269.

RIZZA G., DE MIRO O. (1985), « Le arti figurative dalle origini al v secolo a.C. La tradizione micenea », in PUGLIESE CARATELLI G. (dir.), *Sikanie*, Milan, Electa, p. 125-140.

ROUILLARD P. (dir.) (2009-2010), *Portraits de migrants, portraits de colons*, vol. I et II, Paris, Édition de Boccard.

SAKELLARIOU M. (1958), *La Migration grecque en Ionie*, Athènes, Institut français d'Athènes.

SCHEIDEL W. (2003), « The Greek Demographic Expansion: Models and Comparison », *Journal of Hellenic Studies*, 123, p. 120-140.

SHEPHERD G. (1999), « *Fibulae* and Females Intermarriage in the Western Greek Colonies and the Evidence from the Cemeteries », in TSETSKHLADZE G. R., *Ancient Greek West and East*, Leyde-Boston-Cologne, Brill, p. 267-300.

SNODGRASS A. (1971), *The Dark Age of Greece: an Archaeological Survey of the Eleventh to the Eighth Centuries BC*, Édimbourg, Edinburgh University Press.

TOFANELLI S. *et al.* (2015), « The Greeks in the West: Genetic Signatures of the Hellenic Colonisation in Southern Italy and Sicily », *European Journal of Human Genetics*, doi:10.1038/ejhg.2015.124

TSETSKHLADZE G. (2006-2008), *Greek Colonisation. An account of Greek Colonies and other Settlements Overseas*, vol. 1 (2006), vol. 2 (2008), Leyde-Boston, Brill.

VAN COMPERNOLLE R. (1983), « Femmes indigènes et colonisateurs », in *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes / Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche (oriente-occidente)*, actes de colloque (Cortone, 24-30 mai 1981), Pise-Rome, Scuola normale superiore-École française de Rome.

WILL E. (1956), *Doriens et Ioniens : essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques*, Paris, Les Belles Lettres.